

Ananda Devi

Le sari vert

Roman - Gallimard - 2009

L'auteur

Ecrivain née à l'île Maurice le 23 mars 1957, Ananda Devi publie son premier recueil de nouvelles à l'âge de 19 ans. Au cours des trente années qui ont suivi, elle a publié une douzaine d'ouvrages - romans, recueils de nouvelles, recueils de poésie.

Extrait de bibliographie

Rue la poudrière. Abidjan - Nouvelles Editions Africaines, 1989.

Le voile de Draupadi - L'Harmattan, 1993

L'arbre fouet. Paris - L'Harmattan, 1997.

Moi, l'interdite - Editions Dapper, 2000.

Pagli - Gallimard, 2001

Soupir - Gallimard, 2002

La Vie de Joséphin le fou - Gallimard, 2003

Eve de ses décombres - Gallimard, 2006 *Prix de cinq continents*

Indian Tango - Gallimard, 2007

Le Sari vert. - Gallimard, 2009 *Prix Louis Guilloux 2010*

Revue de presse



Ananda Devi : « Le père ne s'excuse jamais du mal qu'il a perpétré autour de lui »

(MFI) Ananda Devi, romancière et nouvelliste, s'est fait connaître dès 1973 en publiant sa première nouvelle, primée par l'ORTF. La « jeune prodige » n'avait alors que quinze ans. Depuis, elle n'a cessé d'écrire, publiant à intervalles réguliers des récits troublants et poétiques sur la condition féminine à l'île Maurice. Avec son quatorzième roman *Le sari vert* qui paraît ces jours-ci (Gallimard), la Franco-Mauricienne livre une de ses œuvres les plus puissantes sur les ravages du patriarcat. Au cœur de ce récit, trois générations de femmes, solidaires dans leur lutte contre les lois machistes d'une société cruelle et violente. Cette souffrance est symbolisée par l'agonie d'une vache, que des jeunes laboureurs en colère contre les propriétaires des usines sucrières ont abandonnée au milieu d'un champ après lui avoir coupé les quatre pattes...

Cette métaphore de la vache mourante, est-ce seulement une métaphore ?

Je n'ai pas personnellement assisté à cette scène. Mais lorsque je faisais ma thèse en anthropologie sur l'évolution des communautés minoritaires à l'île Maurice aux 19e et 20e siècles, j'ai effectivement vu des documents attestant de la cruauté perpétrée contre les animaux par certains groupes en colère contre leurs patrons. Je me souviens avoir été frappée par cette image de la vache aux pattes coupées abandonnée au milieu du champ. Puis, j'avais complètement occulté cette scène. Plus de vingt ans après, le processus de l'écriture l'a restituée. Compte tenu de l'importance que revêt la vache dans la société hindoue, qui l'a déifiée, l'image de la vache aux pattes coupées que l'on empêche ainsi d'aller de l'avant m'a semblé emblématique de la condition de la femme à Maurice, mais aussi de la société mauricienne en général.

« La violence est une grâce », proclame le protagoniste de votre roman. Est-ce qu'on peut dire que *Le sari vert* est un roman sur la violence patriarcale ?

Oui, la violence est ce qui caractérise l'homme qui est au centre de ce roman. Ce médecin tyrannique a régné sur son entourage par la violence. Ses brutalités ont causé la mort de son épouse. Je voulais remonter à la source de cette violence, mais aussi montrer parallèlement comment les victimes se vengent de la souffrance que cet homme leur a infligée. Cette vengeance est d'autant plus terrible que le père ne s'excuse jamais du mal qu'il a perpétré autour de lui. Il meurt dans la méchanceté, comme il a vécu.

Face à la violence de l'homme, la folie de la femme ?

La folie est libératrice. C'est par la folie que les femmes réussissent à sortir de la prison mentale, sociale et physique dans laquelle la société patriarcale les enferme. La violence du mari, du père, empêche la femme de s'exprimer. Il faut qu'elle sorte de la norme, embrasse l'anormal qu'est la folie pour pouvoir enfin s'exprimer. Pour pouvoir « être », tout simplement. Dans la littérature féministe, la folie est une métaphore récurrente.

La dernière partie du livre, où vous avez réuni les victimes par-delà la mort, rompt avec le ton réaliste du livre...

Effectivement, cette scène se situe du côté du magique et du surréaliste. Je voulais redonner la voix aux femmes, rappeler que l'espoir était possible. Cet espoir passe par la solidarité entre les victimes. J'ai donc ressuscité la grand-mère morte, imaginé la réunion des vivantes et des mortes. Je craignais que mon éditeur ne me demande de supprimer cette scène, mais je crois que, lui aussi, a été convaincu du besoin esthétique d'un passage magico-réaliste qui vient contrebalancer la grisaille et la violence du récit.

***Le sari vert* est votre quinzième roman. Comment êtes-vous venue à l'écriture ?**

Je suis venue à l'écriture par le biais de la lecture. Notre maison à Maurice était remplie de livres. J'ai été aussi nourrie par des contes de la tradition hindoue que ma mère me racontait. J'ai écrit mes premiers poèmes à l'âge de sept ans. Depuis, je n'ai plus cessé d'écrire. Mais c'est seulement à l'adolescence que j'ai commencé à prendre au sérieux mon travail d'écrivain. Ensuite, il m'a fallu un certain temps pour me considérer comme écrivain car il me semblait qu'il fallait mériter ce titre. Cette conscience est venue progressivement, au fur et à mesure que paraissaient mes livres et qu'un cercle de lecteurs fidèles s'était formé autour de moi. On ne s'improvise pas écrivain. C'est à force de travail et de don de soi qu'on le devient.

Propos recueillis par Tirthankar Chanda 18/08/09 - RFI.fr

Sur l'île Maurice dans une famille indienne, un vieil homme acariâtre se dirige vers la mort dans un flot d'ignominie et de haine. Sa déchéance physique aux portes de l'agonie met en valeur sa triste misère morale, son horreur banale de monstre domestique. Le « dokter » aura été mari violent, tyran atroce et manipulateur. Sa fille Kitty et sa petite-fille Malika accompagnent ses derniers instants avec l'espoir de lui arracher une confession salvatrice. Sous la plume cruelle et lucide d'Ananda Devi, la méchanceté est un art. On chemine dans la conscience d'une horreur sans remords. Le mal est fascinant.

(Ouest-France.fr - 28/08/09 - Hervé Bertho)



CULTURE

Ananda Devi. Tempête sous un très vieux crâne à l'île Maurice

Ananda Devi se met dans la peau d'un vieillard sur le point de mourir, qui incarne une sorte de génie du mal. La romancière mauricienne Ananda Devi, qui sort « *Le Sari vert* » chez Gallimard, répond à nos questions.

Ce livre ne constitue-t-il pas une tentative pour remonter à la source de la violence dans votre île sous toutes ses formes, à la fois collective et privée ?

Ananda Devi : La violence est en effet le thème central de ce roman. J'ai voulu aller à la racine du mal, observer ce moment précis où la personne bascule et passe à l'acte. Même s'il s'agit d'abord de la violence intime, je laisse entendre quelles peuvent en être les conséquences néfastes dans la sphère collective.

Ne s'agit-il pas aussi, et peut-être d'abord, d'une charge extrêmement forte contre les ravages terribles consécutifs à la toute-puissance du patriarcat ?

Ananda Devi : « *Le Sari vert* » puise dans la mémoire culturelle de mes origines indiennes. Le récit est certes ancré

dans un lieu précis-l'île Maurice- et une époque particulière qui est celle de l'Indépendance dans les années soixante mais je désirais qu'il ait une portée universelle. Il n'est pas uniquement question d'une tragédie familiale.

Le caractère extrême de la situation décrite peut évidemment rappeler, par sa force, des histoires vraies vécues ailleurs. Je pense, par exemple, à ce terrible fait divers récent où l'on a découvert qu'une jeune autrichienne avait été séquestrée par un homme pendant plusieurs décennies dans le sous-sol de sa maison. Cet homme avait l'air de mener une vie parfaitement normale. Personne n'a rien vu. Parfois d'ailleurs, la société ferme les yeux. Elle devient complice, en somme. Le personnage principal de mon roman, ce vieux médecin de quatre-vingt ans, a vécu dans une époque où des actes comme ceux qu'il inflige à sa femme, étaient acceptés. C'est pourquoi il en parle avec un réel sentiment d'impunité. Il ne ressent aucune espèce de culpabilité. Sa vie a eu lieu à un moment où l'Histoire allait basculer. La femme qu'il épouse est plus jeune que lui. Elle vient d'un nouveau temps historique. Elle possède déjà une certaine liberté. Elle va jusqu'à rire en public.

Vous êtes un écrivain de langue française. Savez-vous si votre livre a été ou sera lu dans votre île ? A quel type de remarque vous attendez-vous ?

Ananda Devi : C'est toujours un mystère. J'ai des lecteurs fidèles mais la majorité me connaît sans avoir jamais rien lu de moi. Je suis une sorte de représentante de mon pays mais j'ai parfois le sentiment que les gens ont peur d'aller jusqu'au bout de ce que j'énonce. Je dis beaucoup de choses sur la société de l'île Maurice. Les critiques de là-bas me suivent attentivement. Depuis l'Indépendance, l'île s'est certes développée économiquement mais au plan spirituel, de nombreux non-dits persistent ainsi que les divergences entre les communautés.

Votre récit se nourrit d'une parfaite connaissance de votre île. Il est vrai que vous êtes aussi anthropologue...

Ananda Devi : Mes études en d'anthropologie sociale ont bien sûr aiguisé mon regard sur la société. Ma thèse portait d'ailleurs sur l'évolution des communautés minoritaires de l'île Maurice aux XIXème et XXème siècles. J'ai utilisé des événements telles les émeutes survenues au moment de l'Indépendance. Ce livre, je le porte en moi depuis longtemps. J'en ai écrit une première version il y a une dizaine d'années mais cela ne fonctionnait pas. J'ai eu le déclic quand la voix du vieux médecin, mon personnage principal, s'est imposée à moi. Il y a eu une sorte de transfert. Cet homme est à l'opposé de ce que je pense. Peut-être que plus jeune, je n'aurais pas eu autant de virulence. On porte un livre en soi et un jour, le moment vient. J'ai eu du mal, en revanche, à relire les épreuves. J'étais effrayée à l'idée de rentrer à nouveau dans le cerveau de cet homme. Je suis moi, profondément féministe même si je ne revendique aucune appartenance à quelque mouvement que ce soit. Les femmes n'ont pas fait tant de chemin que ça et les hommes non plus. Les préjugés résistent, le mépris demeure, les peurs ataviques aussi. Sitôt qu'une femme sort de son cadre, qu'elle réussit, il suffit parfois d'un simple commentaire masculin pour sentir qu'il y a, dans l'inconscient des hommes, des résurgences d'incompréhension de l'autre.

Vos personnages féminins semblent guettés par une folie qui a valeur d'échappatoire...

Ananda Devi : La folie revient souvent dans mes écrits. Elle libère les actes et les paroles. Ecrire, c'est aussi un acte de libération. Quand j'écris, je n'éprouve aucune peur ni sociale ni psychologique.

Comment êtes-vous entrée en littérature ?

Ananda Devi : J'étais une petite fille timide et très silencieuse. Mes parents aimaient beaucoup lire. J'ai lu et écrit très tôt. J'ai grandi comme cela, écrivant essentiellement en français. A quinze ans, j'ai remporté un concours de nouvelles. C'était une histoire terrible. Mes parents se sont demandé si j'allais bien...

Entretien réalisé par Muriel Steinmetz

Trois questions à Ananda Devi

Entretien sur le site de Gallimard

<http://www.gallimard.fr/rentree-2009/AnandaDevi.html>

Le Sari vert par Ananda Devi

http://anandadevi.cinequanon.net/Ananda_Devi/Accueil.html

Est-ce le fait d'avoir écrit un livre si dur que j'ai moi-même de la peine à le relire? J'ai la sensation d'avoir franchi des espaces sauvages. Restent sur mon corps des traces de griffures, les balafres de ce voyage dans l'esprit hérissé de lames du Dokter.Dieu, tandis que je contemple, atterrée, cette épopée sanglante. J'ouvre mes mains sur des paumes constellées d'entailles. C'est moi qui ai fait cela? Ce livre m'anéantit. J'ai l'impression de ne plus pouvoir écrire autre chose, après cela. Comme si tout mon chemin avait abouti à cela, à cet homme, à cette cruauté inutile, à ce tracé de soie vivante qui me rattache à la femme morte, au souvenir de la marmite de riz renversée, aux échos d'un passé dont personne ne se souvient puisqu'ils sont tous morts, tous ceux qui ont vécu cette abominable histoire dont je suis la dernière héritière. Ce souvenir m'annihile.

Ecrirai-je autre chose, après cela?

Ananda Devi

La critique [evene]

Vieux médecin à l'agonie, le docteur Bissam aurait sans nul doute souhaité partir en paix. Mais peut-on mourir paisiblement lorsque son existence entière n'aura été faite que de haine et de violence ? A son chevet malgré des années d'humiliation et de souffrance, sa fille va réveiller dans l'esprit du vieil homme des images depuis longtemps enfouies. Son but : découvrir pourquoi sa mère est morte. Plongée en eaux troubles. Résurgence de souvenirs. Mépris, insultes, maltraitance... La misogynie mène parfois au crime. Livrée à travers les yeux du "bon docteur", chaque acte se trouve justifié par les principes d'une philosophie douteuse. Discours de haine, violence de la langue, brutalité du ton... Rentrer dans l'esprit du bourreau ne se fait pas sans mal, il faut devenir un peu bourreau soi-même, c'est cela qui dérange. Faire l'apologie de la violence pour mieux la dénoncer : Ananda Devi joue avec le feu, mais sans jamais se brûler les doigts. C'est là son génie. Lyrisme exalté et grossièreté injurieuse se télescopent sur la page, combattent à même les mots et parviennent à dire la haine dans une œuvre d'une grande beauté. Avec 'Le Sari vert', Ananda Devi déstabilise, choque et lève le voile sur une forme de violence qui continue, encore aujourd'hui, de faire des victimes parmi les femmes. Une fiction poignante dont on n'a de cesse de se rappeler qu'elle pourrait fort bien ne pas en être.

(Marine Polselli)

Un livre un jour - Entretien d'Olivier Barrot avec Ananda Devi

http://culturebox.france3.fr/all/16027/le-sari-vert-d_ananda-devi#/all/16027/le-sari-vert-d_ananda-devi/



Île en île

Un site pour valoriser les ressources informatives et culturelles du monde insulaire francophone

http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/devi_maurice.html

Ananda Devi évoque dans ces lignes son itinéraire d'écrivain et les rapports que son imaginaire continue à entretenir avec l'île de sa naissance: Maurice.

« L'île Maurice : Source inépuisable d'inspiration »

Je tiens de mes parents un amour de la poésie et de la langue tout autant qu'une philosophie ouverte sur le monde et la nature. Née dans un petit village du sud de l'île Maurice, rien ne me destinait a priori à l'écriture, mais j'ai commencé à rédiger mes premiers contes, mes premiers poèmes, dans ce temps d'enfance et de liberté de ma vie à Trois Boutiques, petit village perdu au milieu des champs de cannes. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que l'écriture accompagnerait mon existence à tout instant et partout où je serai, comme un engagement de soi confondu avec la vie même. La conviction de ma vocation d'écrivain date, je crois, de mes quinze ans, époque à laquelle une de mes nouvelles a été primée dans le cadre d'un concours organisé par Radio-France. L'inspiration fulgurante et passionnée de mon premier recueil de nouvelles, *Solstices*, exprime cet état d'exaltation presque mystique qui accompagne parfois les premiers pas d'un jeune écrivain.

J'ai d'abord parlé le telugu avec ma mère et le créole de l'île mais le français s'est imposé à moi comme langue d'écriture. La nouvelle comme genre littéraire m'a appris par ses exigences de densité et d'efficacité à me confronter à des sujets variés, à utiliser des voix différentes. Dans «Salma» par exemple, je me suis essayée à des phrases ciselées, burinées comme de petits coups de couteau dans la chair. Mais j'explore aussi la voie du roman tout comme j'écris dans une confusion volontaire des poèmes en prose et de la prose poétique.

Les thèmes que j'ai abordés dans mes premiers textes sont toujours récurrents dans le présent de mon écriture. Une réflexion constante sur la mort et sur le temps, une perception cyclique de la vie qui se double de l'appréhension physique du monde. Pour moi, l'expérience sensuelle de l'univers se confond à l'expérience spirituelle et mystique. Je crois profondément à cette manière entière et riche d'approcher l'existence même si la vision de la mort, comme passage nécessaire à la compréhension de soi, influence le tragique apparent de mon écriture. Tous mes personnages affrontent des monstres intérieurs ou extérieurs et le récit, qui prend volontiers la forme du monologue – comme celui de ta prostituée de Port-Louis, l'héroïne de *Rue la Poudrière* –, devient le prétexte d'un voyage intime, d'une initiation, au sens philosophique du mot, à la connaissance de soi-même.

J'ai toujours écrit à propos de Maurice parce que c'est une source inépuisable d'inspiration. En dépit des ses apparences d'exiguïté, cette terre contient une infinité de mondes. Malgré des mécanismes d'interaction et

d'intégration encore défailants ou artificiels, les différents groupes ethniques recomposent au quotidien la singularité de leur univers. Ce microcosme imprévisible me permet dans chacune de mes histoires d'entrer dans un monde différent.

Si j'ai quitté mon pays, je n'ai pas l'impression d'être en exil, un mot que je n'aime pas. Je crois davantage emporter mon pays et mon écriture partout où je vais. Même en France je vis toujours dans la mémoire de Maurice. Je ne sais si j'écrirai un jour à propos d'un autre lieu; c'est possible, car en fait cette île de référence appartient plus à mon imaginaire et à mes rêves qu'à la réalité. La source de mon écriture demeurera probablement ce pays dans cette dimension onirique qui peut se contenter des liens les plus infimes.

Je suis frappée par la présence de l'île dans l'écriture des romanciers de Maurice, de la part de liberté qu'elle offre, comme une échappée à l'enfermement insulaire. Mais il y a aussi sur cette terre enserrée par l'océan tout ce qui peut nourrir la fibre littéraire: une île née de volcans, un paysage de sérénité ou de tourments, des cyclones qui rythment les saisons, la grâce et la menace de l'océan, des gens aux visages infinis... Malcolm de Chazal entrainé à l'intérieur du souffle poétique de l'île, tentait de respirer avec elle... Le Clézio peut écrire la mer de façon inlassable... J'aimerais aussi dans mes écrits réaliser cette fusion avec le rythme et la musique de l'île.

– propos recueillis par Marie Abraham

Cet entretien de Marie Abraham avec Ananda Devi, "L'île Maurice: Source inépuisable d'inspiration," a été réalisé pour la 6e Edition du Salon du Livre de l'Outre-Mer à Paris en septembre 1999. Il a été publié pour la première fois dans "La route des Indes," Journal du Salon du Livre



Le Sari vert

Poursuivant son chemin au cœur de la violence, Ananda Devi questionne dans son nouveau roman la force du négatif en nous et cherche à comprendre comment la violence de l'amour peut se retourner en amour de la violence.

Sur son lit d'agonie, dans une maison de l'île Maurice, un vieux médecin parle, veillé par sa fille - " *Quand sa mère est morte, elle a pris sa place dans ma vie, mais plutôt comme un animal de compagnie* " - et sa petite fille. Il les terrorise - " *Destructibles et friables, elles sont des poupées de chiffon contorsionnées selon mes besoins* ". Mais à présent qu'il est devenu dépendant, elles en profitent pour régler leurs comptes. Dialogues d'une rare brutalité s'élevant sur le fond de visions, de souvenirs et de secrets qui, dans une sorte de flottement somnambulique, viennent hanter le " *Dokter* ", un demi-dieu pour tous, " *un soigneur, un sauveur* " vénéré, un orphelin qui a connu la pauvreté et s'est construit tout seul avant d'épouser les 17 ans d'un " *arc-en-ciel* ", d'" *un feu d'artifice* " née dans la haute société. Bonheur de courte durée car rien ne ressemble à ce qu'il avait imaginé, une maison parfaitement entretenue et " *une femme au visage nocturne et à la natte infinie* " capable de lui faire oublier ses morts, ses gangrènes, ses infections... Impasse tragique. Alors face au refus farouche de son épouse de se plier aux ancestrales traditions, et se sentant comme expatrié de ses droits, il va devenir violent. " *Personne n'a su expliquer cela, mais c'est la vérité : la violence est une grâce* "

Ce sont les rouages de cette irrépressible injonction pulsionnelle, et l'inéluctabilité de sa folle logique, que nous révèlent le soliloque et les réponses du *Dokter*. Affrontant l'insupportable vérité comme les questions qui dérangent (qu'est-ce qu'un monstre ? une " *police des pensées* " est-elle acceptable ?), c'est à une sorte de parade sauvage autour d'une femme qui prend feu, que ressemble ce livre, tout en tension tragique et tendresses de fil de fer barbelé.

Matricule des Ange N°107 – octobre 2009. Richard Blin